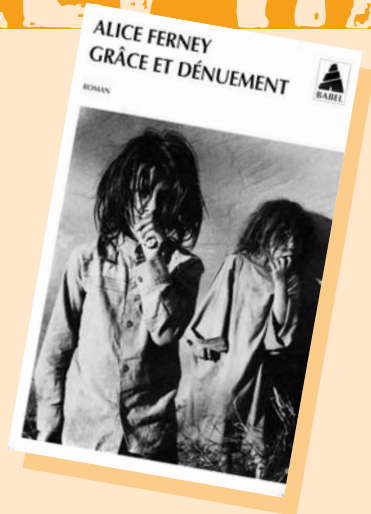


LITTÉRALPHA

Grâce et dénuement

“Ils étaient des Gitans français qui n’avaient pas quitté le sol de ce pays depuis quatre cents ans. Mais ils ne possédaient pas les papiers qui d’ordinaire disent que l’on existe : un carnet de voyage signalait leur vie nomade. Elle n’était cependant qu’un souvenir de la vieille. Les lois et les règles modernes avaient compliqué le passage d’une ville à une autre et ils s’étaient sédentarisés, comme la plupart des Gitans.”



Alice FERNEY,
Grâce et dénuement,
Editions Actes Sud, 1997

*Paru dans la collection Babel,
collection de poche d’Actes Sud, en 2000*

Cet extrait est tiré d’un roman d’Alice Ferney. Un splendide roman pour tenter de comprendre la vie quotidienne des Gitans, les difficultés de l’acculturation, de la rencontre de l’autre, de la confrontation avec l’écrit et avec l’école. Un splendide roman qui narre la rencontre d’une bibliothécaire et d’une famille de Gitans, la vieille, ses cinq fils et belles-filles, ses petits enfants.

Mieux que toute théorie, ce récit nous fait vivre les difficultés à vaincre, l’énergie à déployer pour ‘entrer dans le monde de l’écrit’ lorsqu’on en est exclu.

« Une assistante sociale fut envoyée. Il y avait là des enfants non scolarisés, des familles sans moyens d’existence, le terrain était un bourbier sans infrastructure. (...) Venue trop tôt le matin, l’assistante sociale trouva porte close. Elle revint un après-midi, parla à la vieille immobile (qui ne prononça pas un mot), aperçu les silhouettes des parents qui observaient derrière leurs vitres. Elle rendit compte à la mairie. Les Gitans, disait-elle, c’est très spécial, c’est autre chose.

Une femme pourtant venait chaque semaine. Elle connaissait les Gitans depuis près d’une année sans avoir vaincu leur sauvagerie.

C'était la responsable d'une bibliothèque. Elle pensait que les livres sont nécessaires comme le gîte et le couvert. Elle s'appelait Esther Duvaux.

Esther expliquait en quoi consistait son idée: elle lirait des histoires aux enfants qui ne disposaient pas de livres chez eux. La vieille faisait la moue. Sa dignité n'aimait pas laisser dire qu'elle manquait de quelque chose, même si elle savait que c'était vrai.

Quand la voiture eut disparu les enfants firent des commentaires. Elle lit drôlement bien ! dit Anita. Jamais j'ai entendu lire comme ça ! disait-elle à son frère. Jamais t'as entendu lire ! répliqua le garçon, et sa sœur partit en boudant. Ils n'avaient pas osé complimenter Esther, ni même ensuite parler d'elle à leurs parents. Ils pressentaient que cela eût été vexant pour leurs mères.

Elle lut comme jamais elle ne l'avait fait, même pour ses garçons: elle lut comme si cela pouvait tout changer. (...) Et elle n'avait ni crainte ni question, est-ce que c'était artificiel, utile, naïf, stupide, de venir ainsi, sans prévenir, sans demander, pour lire des histoires à des enfants. »

Tous les mercredis, à 11h, Esther arrivait. Dehors sur une couverture, puis dans sa voiture, en plein hiver, elle lisait. Les mères étaient venues voir, les pères aussi. Leur vie quotidienne ne changeait pas, les livres y entraient.

« Les mères étaient fières de les voir heureux avec des livres. Quels secrets y avait-il dans les mots les uns contre les autres ? Elles pensaient que c'en était plein. (...) Ils n'avaient rien à faire que courir et se battre, pour passer le temps où ils n'étaient

pas à l'école comme les autres enfants. C'était ce qui troublait le plus Esther quand elle arrivait: qu'ils fussent ainsi abandonnés à la liberté. (...) Dites-moi les grandes, dit-elle un jour en se tournant vers Anita et Hana, vous ne m'avez jamais parlé de l'école. Il n'y a pas d'école par ici ? Si, dit Carla, juste à côté, mais c'est pour les bons. Qu'est-ce que c'est les bons ? Ben c'est pas nous ! s'exclama Sandro. Il riait. Ma mère dit que c'est pas la peine d'essayer, les Gitans ils y rentrent pas, expliqua Anita. Les Gitans ils rentrent nulle part, dit Michaël en donnant un coup de pied dans les cailloux. »

L'hiver, Noël, la nouvelle année. Survie, mort, amour, folie... le quotidien. Puis revint l'été.

« Nous on aime bien l'été, dit Nadia, l'été on a pas froid. Mais on peut rien garder. Le beurre, on peut pas en avoir, il fond, le lait il tourne, et la viande, après une nuit elle est bleue. (...) Elles parlaient et Esther écoutait cette vie singulière qu'elles disaient. Les choses les plus simples devenaient ici compliquées. Alors elle pensa à l'école. Quel âge a Anita ? demanda-t-elle brusquement. C'est bientôt huit ans qu'elle aura la petite, répondit Misia. Elle devrait être à l'école depuis longtemps, dit Esther, pourquoi n'y va-t-elle pas ? Misia fit un geste des mains. C'est comme ça, disait le geste, c'est la vie qu'on a. Dès que vous vous arrêtez sur une commune, dit Esther, vos enfants ont le droit d'en fréquenter l'école, c'est la loi. Les belles-sœurs s'exclamèrent. C'était un brouhaha de femmes. L'école, c'est pas pour les Gitans ! disait Angeline. Personne voudrait de nous ! disait Milena. Nos enfants, dit Misia, sont pas assez bien pour l'école. Et Nadia, plus posée que les autres, fit remarquer: On a jamais

les papiers qu'il faut. Esther était submergée. On a pas les habits, dit Misia. Mais ça n'a aucune importance ! dit Esther. Si c'est important, insista Misia, celui qu'a pas les habits on le traite comme rien. On dit que c'est pas vrai, renchérit Nadia, c'est seulement que les choses comme ça doivent rester secrètes. Mais, dit-elle, les habits défont une personne. Les autres étaient d'accord et Esther sut qu'elles avaient raison.

Juin fut donc le mois des batailles pour l'école. »

Anita y rentra en septembre. Esther avait ému la directrice et juré qu'Anita aimait les livres et valait les autres enfants. Mais rien ne se passa comme Esther l'espérait...

« Ils l'appelaient la Tsigane et elle avait les jambes toutes bleues à force de recevoir des coups de pied (mais elle avait obéi à Esther, elle n'avait ni rendu ni provoqué). Ils disaient: T'es sale comme une crotte. Et elle savait que c'était vrai. Elle le savait même mieux que ceux qui le disaient. (...) Eh ! p'tite crotte ! faisaient-ils pour l'appeler. Et elle se retournait. Oui ! elle se retournait ! C'était un réflexe, elle ne pouvait s'en empêcher: elle entendait que c'était à elle qu'ils s'adressaient. Petite crotte ! A qui pouvait-il répéter ça ? Désormais en s'éveillant elle n'avait que quelques minutes de répit, elle pensait que c'était encore jour d'école et elle faisait semblant de dormir.

Puis Esther recommença les mercredis matin de lecture. Seule Anita n'écoutait pas. Quelque chose ne va pas n'est-ce pas ? lui demanda Esther quand elle eut fini de lire. C'est à cause de l'école ? (...) On est des Manouches, dit Anita, et je serai jamais à ma place dans cette école. A cet instant elle

aurait voulu se calfeutrer à jamais dans la plus totale ignorance, ne plus avoir à connaître le monde et ce qu'il sait. Elle répéta: Non c'est sûr, ça pourra pas être ma place. (...) C'est tout vu, bougonna Anita, personne sera copain avec une Gitane. (...) La maîtresse elle me regarde pas, dit-elle. Esther dit: La maîtresse ne peut pas regarder tout le monde. Vous êtes plus nombreux qu'avec moi. Non, dit Anita (et elle était capable de sentir les affaires humaines), elle veut pas me voir. Montre-lui que tu connais des choses, raconte-lui les histoires que nous lisons, dit Esther. Anita ne disait rien. J'ai même pas envie de lui parler, marmonna-t-elle. »

Misia, elle aussi, ne pouvait s'empêcher de penser que l'école n'était peut être pas une bonne chose pour sa fille...

« C'est vrai que c'est difficile pour vous et pour elle, dit Esther. Mais, dit-elle, ça vaut le mal, crois-moi. La gadjé a raison, disait Lulu à sa femme, y a plus rien de possible aujourd'hui quand tu sais pas lire. Et Misia ne répondait rien: c'était leur propre condamnation que signalait son époux. »

Un jour, Esther 'obligea' Misia à l'accompagner pour rencontrer la maîtresse d'Anita. Cela se passa plutôt mal, au point qu'Esther le regretta.

« Elle ne sait pas bien prononcer les lettres, dit l'institutrice. Les t, les v, les p, elle mélange tout. Quand elle parle, je ne comprend pas ce qu'elle dit. Misia gardait les yeux baissés. C'était trop dur d'entendre ça, pensait-elle. (...) Elle s'endort en classe, dit la maîtresse. A quelle heure la couchez-vous ? demanda-t-elle. (...) Vers les dix heures, dit Misia. Toute la crainte du monde

était dans ses yeux. (...) Dix heures! s'exclama la maîtresse, c'est bien trop tard pour une enfant de son âge. Elle était sûre de son fait. Ils grandissent, dit-elle, ils ont besoin de beaucoup dormir. Misia leva ses yeux de crainte et de chagrin. Elle haïssait cette femme. Quand les gosses ont pas de chambre, pensait-elle, ça sert à rien de les coucher tôt. Ils dorment pas, ou bien les autres sont obligés de vivre comme des poules. Mais elle resta silencieuse. Qu'est-ce qu'elle pouvait connaître de la vie des Gitans celle-là? »

L'hiver revint mais cela ne s'arrangeait toujours pas à l'école pour Anita. Le fossé culturel était trop profond.

« L'école gâchait la vie d'Anita. (...) Tout le monde croyait qu'il suffisait d'aller à l'école, mais elle savait que ce n'était pas vrai. Elle savait que quand on ne comprend pas une

chose, personne ne peut la comprendre à votre place. Même pas les parents qu'on a. Ils étaient tous des analphabètes (elle avait entendu le mot à l'école) et sa mère aussi en était une, et il n'y avait pas un seul livre chez eux. (...) Pourquoi tu sais pas lire grand-mère? demandait Anita. La vieille elle a jamais su lire, disait Angeline, son père il voulait pas qu'elle aille à l'école pour qu'elle devienne comme les gadjé. Esther disait: Les hommes ont une langue, une écriture, une culture. Anita aimait Esther et elle aimait Angeline et elle ne comprenait plus rien. »

Ce roman, où se confrontent ceux qui savent "les mots les uns contre les autres" et ceux qui savent "les corps les uns contre les autres", illustre avec passion les causes de l'analphabétisme et de l'échec scolaire. Mais il est avant tout le récit intimiste des sentiments, des désirs, du destin d'une famille...

Photo: Patrick Michel (extrait de J'espère que là-bas il y aura des fêtes, ATD Quart Monde, 1982)

